

IN MEMORIAM

Quand les mystères sont très malins, ils se cachent
dans la lumière.

Jean Giono

ALICE

Mardi 16 septembre. Le cadeau

Mes mains sont fébriles. Elles viennent de quitter la fourrure soyeuse de Printemps pour se saisir de l'enveloppe mystère. Je sais que Léonard a le chic pour les cadeaux chocs. L'enveloppe est épaisse, couleur lavande. Un dernier regard vers Léo qui me regarde en coin, l'œil gourmand. Il attend le prix de sa surprise.

Printemps saute de mes genoux, vexé d'être délaissé pour un peu de papier, fût-t-il gaufré. J'ouvre enfin l'enveloppe et extirpe un carton élégant. Je lis. Et relis. Tout en bas « De la part de ... » et à côté, d'une belle calligraphie, « Léonard Prescott pour sa femme chérie, sa petite étoile, Alice ». Ça, je le comprends. La petite étoile, c'est moi. Mais le reste m'est aussi compréhensible que les intégrales complexes de mes années lycée.

Regard vers mon homme. Une troisième lecture. Mais de quoi ça parle ? « ...invite à un voyage secret, intime, au cœur des souvenirs et du vécu de l'être aimé. Vous vivrez une véritable plongée dans sa mémoire, vous verrez et entendrez tout, vous ressentirez de façon absolue ce qu'il a vécu. Tout est restitué, les lieux, les personnes, les paroles échangées, les sensations... »

Mais encore ? « ...opéré une sélection des souvenirs et des événements les plus importants, les plus forts. Ces moments, il vous offre de les vivre à votre tour ! » Un logo : *In Memoriam*. Une adresse et des précisions : « ...la carte-cadeau à l'accueil après avoir pris rendez-vous. Une seule séance de deux heures est nécessaire. » ; « ...pas d'anesthésie, pas d'ingestion d'un quelconque produit. Une simple électrode basée sur la techno Nanosmart© délicatement introduite au cœur de votre hippocampe, sans aucun danger. »

« Je suis désolée chéri, je ne suis pas sûre de bien comprendre. » Il a retrouvé son sourire et son œil coquin. Il m'explique : ce petit carton m'offre la possibilité de vivre, vraiment vivre, certains de ses souvenirs. Il s'emballe au fur et à mesure de ses précisions. Ses meilleurs souvenirs. Par exemple : ses copains d'école, sa première régate, son premier flirt (aïe ! là je ne suis pas sûre !), notre rencontre (merci ! Je m'en souviens très bien toute seule).

D'accord, mais ça veut dire quoi, « vraiment vivre ? » « Eh bien, comme si tu y étais. » Il se lance alors dans une logorrhée truffée de jargons nanotech et physio-anat. « C'est extraordinaire, Ils sont capables de capter et d'enregistrer des souvenirs précis et complets. De les designer, de les mettre en forme et de te les restituer. Bon,

ça coûte une blinde, mais c'est normal, c'est tout nouveau. C'est le top ! » Mon amour, mon tendre. Il veut me mettre dans sa tête. Je l'embrasse à pleine bouche. Hou là ! Il m'enlève dans ses bras et m'emporte vers la chambre en riant...

Debout au milieu de la cabine aux vitres fumées, je suis devant le panneau de contrôle de notre nouveau Spa comme une poule devant un couteau. Je regrette l'ancien avec ses menus basiques. Celui-ci est « prospectif » m'a dit Léo. « Prospectif ! Sans blague ? » lui ai-je répondu, « Comment un Spa peut-il être prospectif ? » Il a rigolé, m'a embrassée et chuchoté dans l'oreille « Ma petite dinde chérie ! ». Ça, c'est quand il veut me montrer sa supériorité intellectuelle (onze années d'études, cinq diplômes...) À croire qu'il fait un petit complexe, mon canard.

Bon, la douche. Power, ok. Presets, ok. « Your mood ? » My mood ? Fatiguée, mais heureuse... Y'a pas. « Sleepy », oui, ça, c'est bien. Va pour « Sleepy ». Je valide. Durée : huit minutes !

Sous les jets presque brûlants, je repense à son étrange cadeau. Je ne sais pas si je vais accepter. En même temps, je suis sûre de le vexer si je refuse. Waw ! C'est dingue ces jets qui remontent des pieds aux épaules. C'est sûr que ça réveille... Il le prendrait mal, c'est certain. Mais il peut aussi comprendre que ça me fasse peur. Hum ! Oui, ça, c'est bon... Le dos, les épaules... Vive le prospectif ! Et à quel moment je me savonne ?

Bon, il faut qu'on en reparle tous les deux, mon Prince et moi. S'il m'aime, il peut comprendre que je n'ai pas envie de rentrer dans sa tête !

Mardi 30 septembre. Souvenirs, souvenirs

Il aura fallu d'âpres discussions et beaucoup de câlins avant de me laisser convaincre. Au bout du compte, j'ai cédé, même si je trouve toujours l'idée saugrenue. Je le connais bien mon Léo. Un refus l'aurait vexé profondément. Je me retrouve donc dans cette boutique très chic, épurée et glacée. Tout est luminescent. Aucun angle droit mais des lignes de fuite. Une lumière froide inonde le tout, venant de nulle part. Je suis au cœur d'un iceberg.

Derrière le deck perdu au milieu du hall grand comme un aéroport, un hôte et une hôtesse impeccables. Costumes de magazine et sourires glacés. Le garçon prend le carton que je lui tends, et sans se départir de son sourire parfait :

« Soyez la bienvenue chez *In Memoriam*, Mme Prescott. Nous sommes ravis de vous accueillir. Tout est prêt pour vous faire vivre un moment extraordinaire. Annabelle va vous servir de guide. »

Une jeune amazone en jupette blanche, caracolant dans des petits bottillons, surgit comme par magie. Pas moins souriante ni moins bien coiffée, elle me tend une main fraîche. Tout ici transpire la perfection. À tel point que je me sens gauche malgré mon tailleur de marque et

mon maquillage soigné. Je lui emboîte le pas qu'elle a dû hériter d'un petit rat d'opéra.

Nous nous engageons dans un couloir de pure clarté. « Idéalisations systématiques de l'existant, bombardement spéculatif qui, avec les charges conceptuelles rétroactives, investit même ce qu'il y a de plus anodin » a sans doute dû argumenter son concepteur. Un autre Léo, beau parleur et jargonneur.

Je perds pied avec la réalité, aspirée par le courant d'air créé par ma tourbillonnante hôtesse. Tout est vibrant de lumière, les ouvertures se devinent à peine ; j'ai des visions fugitives de recoins, aussitôt aperçus, aussitôt disparus. Notre glissade au cœur du blanc s'achève dans une petite pièce à l'atmosphère ouatée qui tranche avec la clarté vive des espaces précédents.

Au milieu trône un objet surprenant, croisement improbable d'un canapé baroque et d'un fauteuil dentaire. Arty et hype. À quelques mètres, une console énigmatique. J'aperçois des écrans et plusieurs holosphères. La jeune femme me prend délicatement des mains mon sac et ma veste. Tout en les faisant disparaître (une magicienne !), elle me donne quelques explications :

— Vous n'avez rien à faire à part vous détendre. La sonde est si minuscule que vous ne sentirez rien. Votre

médecin que nous avons contacté avec votre accord, nous a transmis les informations médicales dont nous avons besoin. Vous allez ressentir une douce somnolence et un léger sentiment de dédoublement. Ne tentez pas de lutter.

— Bien.

— Je contrôlerai en permanence vos paramètres pour m'assurer que vous vivez bien l'expérience. Les séquences que notre ingénieur en épistéménognôse (*épisté quoi ?*) a recréées à partir des souvenirs de votre mari sont fidèles aux mnémés originaux.

J'opine même si je ne suis pas sûre de tout saisir.

— Tous vos sens pourront être sollicités, y compris le goût. Tous ces épisodes ont été minutieusement sélectionnés d'après ses indications. Notre mem-designer s'est contenté de les rendre appréhendables pour un tiers. Et ce tiers, c'est vous.

— D'accord.

— Vous allez revivre seize de ces séquences. Chacune dure entre vingt secondes et une minute. Elles sont séparées par des pauses d'une vingtaine de secondes. Cela vous laisse le temps de les engranger dans votre mémoire. Contentez-vous de les accepter, de les intégrer. Ce sont des souvenirs particulièrement stables et détaillés.

Plus tard, vous pourrez les revivre en compagnie de votre époux et l'interroger à l'envi...

— Plus tard ?

— Oui, ils vont profondément s'inscrire dans votre mémoire.

Cela est donc bien réel. Je vais vraiment revivre des souvenirs de mon Léo... Tout en me parlant, elle me tend un verre rempli d'un liquide aux reflets émeraude. Une potion magique. Un goût mentholé envahit ma bouche et mes narines mais se dissipe rapidement.

Elle m'installe dans l'étrange fauteuil. Pas de sangles. Tant mieux. Juste un repose-tête tarabiscoté. Sur ses directives, j'inspire à fond, expire, adopte une respiration proche de celle du bébé qui s'endort. Sa voix douce m'enveloppe. Je me sens bien. Mon poulx s'est calmé.

« Très bien. Vous n'avez pas de questions ? »

Elle laisse passer quelques secondes puis :

« Bien, je vais introduire la sonde. Je vous l'ai dit, elle est extrêmement fine. C'est indolore et à peine perceptible. »

En effet, une piqûre de moustique à la base de la nuque m'apprend qu'elle vient de me « connecter ».

« Ne bougez plus, ou alors tout doucement. Si vous ressentez la moindre gêne, la moindre inquiétude, pressez cette poire. »

L'objet est léger et doux. Je pense à Léo. Mon époux. « J'arrive, j'entre dans ta tête mon amour ! » Une légère appréhension m'envahit. J'ai oublié de lui demander comment je saurai quand la séance est terminée. J'ébauche la question mais un voile épais s'abat sur moi. Je sombre dans le néant.

NOIR.

Mon cœur rythme ce monde étrange fait de silence et d'obscurité palpable. Je tombe ou plutôt je plane dans le vide. C'est enivrant. Le temps se distord. À peine émergent-elles que mes pensées s'évaporent. Je flotte de longues secondes, suspendue dans ce non-espace. Puis, très loin de moi, une lueur falote scintille faiblement.

LUMIERE.

Elle se rapproche rapidement accompagnée de petits bruits. En fait de petits bruits, ce sont des cris d'enfants qui recouvrent d'autres voix, des voix de grandes personnes. L'image se forme, dans toutes les dimensions, très proche de la vision naturelle. Familière mais pourtant étrange, comme décalée. Autour de moi, des enfants qui s'agitent et courent.

Des garçons, des filles. Ils ont ma taille. Non, c'est moi qui ai une taille d'enfant ! Les grands sont autour de nous ; leur calme contraste terriblement avec l'agitation qui nous habite, nous les petits. Je sens sur ma joue la chaleur d'un feu de cheminée magnifique. Une odeur végétale, de pinède. Des lumières clignotantes. Le sapin ne doit pas être loin.

Oui, il est là. Je viens de tourner la tête et il est juste là. Un immense sapin qui brille de mille feux, chargés de lourdes guirlandes. À ses pieds une farandole de cadeaux. Et, écrasant tous les autres par sa taille, un énorme paquet rouge aux rubans noirs. La distribution commence. Une main se glisse dans la mienne et me guide.

« Viens mon Léonard ! C'est pour toi, me glisse la voix de femme, douce et chaude. »

Et je me retrouve devant LE cadeau, le rouge, le gros ! La femme (je reconnais le visage de la mère de Léo et à ses côtés celui de son père) m'aide à sortir le paquet de la mer de boîtes brillantes. Je pousse des petits cris. Mes mains tentent de déchirer le papier rouge. Celles de mes parents se joignent aux miennes. Et « Oh ! Oui ! Oui ! Oh oui ! », c'est un vélo qui apparaît.

Il est immense, bleu électrique. Tout brille. Les chromes, la sonnette, les leviers de vitesse, le compteur. Je saute sur place, je bats des mains. Tout tourne devant mes yeux et dans ce tourbillon, des éclipses : le vélo, « ma » mère, « mon » père, le sapin... D'autres images se mêlent, m'éclaboussent : les enfants qui déchirent les papiers, qui jouent et crient, les grands... Mes parents me prennent dans leurs bras. Un premier baiser, puis un autre.

— Pour toi mon chéri !

— Joyeux Noël, Léo !

NOIR.

SILENCE.

Je suis soufflée. Je sentais tout, l'air, la chaleur du feu, les odeurs. C'était tellement immersif qu'il me faut

plusieurs secondes pour réaliser que ce n'était pas moi. Que je viens de vivre, totalement, un souvenir de Léo. Tout y était. J'ai même ressenti de l'excitation. J'étais un enfant le soir de Noël. Non, j'étais Léo lors de son plus beau Noël. Mon amour, c'est incroyable ! Je suis...

LUMIERE.

Une lumière si brutale ! L'odeur du chaud. Des cris et des bruits ouatés. Il fait sec et brûlant. Je suis sur une plage en plein soleil. Une plage immense. La mer roule de longues vagues au loin. Dans l'air se mêlent l'odeur cuivrée du sable chaud et le sel des embruns. Quelques mouettes.

J'ai les yeux posés sur un grand circuit creusé dans le sable. Ma main dirige un petit cycliste au maillot rouge, jusqu'à une bille de verre, une « agate » jaune. Une fois que mon bonhomme à vélo l'a rejointe, je la récupère et la garde serrée dans mon poing d'enfant.

— À moi ! C'est à moi ! s'exclame une voix de fille à ma gauche.

— Non ! C'est mon tour ! lui répond une voix de garçon à ma droite d'une voix presque grondante.

Il doit avoir raison, elle ne répond rien. Le garçon dépose une bille verte et d'une forte pichenette l'expédie le long du circuit. Le coup est trop fort, la petite sphère sort de la route et finit sa course contre un bout de varech séché.

— Sortie ! Sortie ! nous exclamons-nous en cœur, la petite fille et moi (ma voix est à peine plus grave que la sienne).

— Merde, ça fout les gnokes ! dit le garçon.

— T'as pas le droit de dire des vilains mots ! Je vais le dire à ton papa ! le reprend-elle.

Elle a des grands yeux verts, un petit nez en trompette. Il est plus grand qu'elle. Des cheveux roux en broussaille. Matois et renfrogné.

— Jenny a raison. On va le dire que tu dis des gros mots. Et puis que tu triches ! En plus, je vais le dire à ta mère que la dernière...

Je ressens l'explosion sur ma joue avant même de réaliser que le bolide qui vient de me foncer dessus est le poing du garçon. Sous le choc, ma tête part en arrière et je m'écroule sur le sable. Le ciel et quelques nuages au-dessus de moi. Je suis sonnée.

J'entends mon agresseur s'éloigner en grommelant. Je reste ainsi, les yeux dans le bleu. Des larmes ne tardent pas à brouiller ma vision et glisser le long de mes joues.

« Léonard, ça va ? » Le visage de la fille masque le ciel. Il m'apparaît tout sombre. Son souffle caresse ma joue meurtrie, puis ses lèvres sur les miennes, timides. Elle a fermé les yeux. Ma main glisse sur le sable chaud et rencontre son poignet. Ses yeux sont si près. Je vois des paillettes dorées au fond de petites mares d'un joli vert.

« Les enfants, le goûter ! » Une voix de maman bientôt rejointe par une autre. Le visage de Jenny a disparu. Je reste étendue sous le ciel parfait. Une mouette le traverse en criant. À moins que ce ne soit un goéland.

Le ciel s'obscurcit. Se brouille. Se dilue.

NOIR.

Plusieurs secondes avant que je reprenne mes esprits. C'est fou. Je viens de vivre son premier baiser. C'est comment dire... troublant et excitant à la fois. Mon Léo à moi. Mon homme, mon « businessman » comme je l'appelle pour l'agacer. C'est vraiment une preuve d'amour de sa part. Mais est-ce vraiment très...

LUMIERE.

Un fort bruit d'eau. Une chute d'eau ? Peu à peu les contours se précisent. Avec eux une forte odeur de... merde ! D'égouts. Oui ce sont des égouts. Beurk ! L'odeur est pénible. Moi qui ai le nez si sensible. Quel bruit ! J'entends à peine mes pas et ceux, pourtant plus lourds, d'un compagnon derrière moi. Le vacarme de l'eau qui s'engouffre à une trentaine de mètres devant moi est impressionnant.

Nous marchons, mon mystérieux suiveur et moi sur un trottoir bordé par un mur beigeâtre côté droit et par de l'eau limoneuse à gauche. Un mur sans trottoir fait le pendant de l'autre côté de la rivière souterraine. Des ampoules à filament, faiblardes, sont chichement réparties le long du mur. Partout, des tuyaux, des câbles.

L'odeur, la lumière glauque, le bruit d'eau... tout m'opprime. Pourtant, c'est d'un pas assuré que je m'avance vers ce que j'imagine être un puits. Le couloir débouche sur une petite salle ronde. Un cul de sac.

« Waouh ! Quel boucan ! C'est dingue. » Pour ce que j'en entends le garçon qui me suit est un ado, en pleine mue.

« Ouais, c'est dingue ! Je crois qu'on est arrivé au bout. On ne pourra pas aller plus loin. » Là c'est moi. Enfin Léo. Je n'ai pas de mal à le reconnaître car si cette voix est adolescente, elle a déjà toute sa force, son autorité.

Je me trouve au bord d'une béance dans laquelle s'engouffrent les eaux sales. Le trou occupe la quasi-totalité de la salle ronde. Le tourbillon est impressionnant. L'œil du cyclone.

Je sens contre le haut de mes cuisses un garde-fou solide et rassurant. Ma respiration (notre respiration ?) s'est accélérée. Mon artère cogne fort dans mon cou. Le tourbillon est hypnotisant. D'ailleurs, le regard de Léo n'en décolle pas.

— On n'a pas intérêt à tomber là-dedans ! s'exclame mon camarade.

— Oh non ! c'est sûr ! réponds la voix de Léo. Ça doit être le collecteur.

— Le collecteur ?

— Oui.

Mon regard quitte enfin le vortex et se lève vers le mur opposé. Pas tout-à-fait en face s'ouvre ce qui pourrait être un passage très étroit. Une lumière blanche en sort.

Elle apparaît incongrue dans notre univers jaunâtre et sombre.

— Regarde, on voit le jour en face. dit Léo.

— Ouais, c'est le soleil !

— On devrait pouvoir passer, non ?

— T'es dingue !

Nous sommes obligés de crier pour nous faire entendre. Sous la niche, il n'y a pas de trottoir mais une étroite corniche qui sépare le mur de la gueule du monstre. Pour atteindre ce mystérieux passage, il faut enjamber le garde-fou et circuler sur cette corniche minuscule.

— On y va ? interroge la voix de Léonard.

— Non ! Tu délires, c'est trop chaud.

— Mais si, t'inquiète. Y'a qu'à se coller à la paroi et avancer tout cool !

— Toi en premier !

— Yes Alex ! Suis-moi.

Et horreur ! j'enjambe la barrière métallique et pose mon pied gauche sur l'étroit rebord, le droit restant sur un sol plus fiable. Ma main saisit un semblant de prise dans

le béton froid et humide. Mon visage se plaque contre la paroi. Une odeur de champignon envahit mes narines pendant que je cherche une autre prise pour ma main droite. Mes doigts accrochent une petite anfractuosité. Mon pied droit rejoint le gauche sur la corniche. Mon front est trempé. Le cœur de Léo cogne fort.

Déplacement de la main. Le pied glisse en faisant rouler des petits gravats. La main. Le pied. La même opération se répète, encore, et encore... La respiration de Léo est courte. Le bruit de chute d'eau envahit et recouvre toute pensée.

Coup d'œil en arrière. Alex suit, lentement. Ses yeux affolés fixent par-dessus son épaule le vortex infatigable.

« Ne regarde pas en bas, Alex ! Regarde-moi ou regarde le mur. » Difficile de savoir ce qu'il a entendu dans ce vacarme mais il reprend sa progression. Regard à gauche, le passage est devant, à quelques mètres. Près du corps, un petit relief. Les doigts s'y cramponnent. Un courant d'air sur la nuque. La niche n'est plus très loin.

Finissons-en ! Je sens sous mes doigts le rebord du passage en même temps que me frappe un rayon de soleil. Je monte. Tout mon corps suit.

  blouie, mais soulagée, je me retourne et m'assois à l'entrée du passage, les pieds ballants au-dessus de la

gueule insatiable et de son tourbillon d'eaux boueuses. À gauche, Alex arrive, peu à peu. Son visage ruisselle. Le mien aussi.

— Allez mon gars ! Tu y es presque.

— ... peux plus ! ... vie... retourner...

— Et non mec ! Pas maintenant. Crie encore plus fort Léo qui se penche vers Alex et lui tend les bras.

Alex avance encore... Plus qu'un mètre. Je vois dans son regard qu'il va faire un geste désespéré, une folie.

« Non ! » crie Léo.

Alex se jette vers moi, la bouche grande ouverte sur un cri qui se mêle au mien. Je saisis son bras. Un choc ! Son poids m'entraîne vers le tourbillon vorace. Je me cambre violemment. Du coin de l'œil, j'entrevois une main courante que je saisis. Je glisse, mes fesses passent par-dessus bord et une violente secousse dans le bras droit me fait comprendre que nos deux corps sont suspendus au barreau.

Ça tire très fort. Mais je tiens. Le souffle coupé, en tension. Mon bras droit semble vouloir se détacher, à moins que ce ne soient mes doigts que le fer va trancher. Mon bras gauche aussi est soumis à rude épreuve. Mes

jambes ceinturent Alex. Je ne peux voir que le bras et le sommet de son crâne. Il tire par à-coups.

Je l'imagine dans la gueule hurlante de la bête, les jambes prises dans les crocs liquides, se débattant. Le bras déchiré, la main crispée dans une prise que je ne peux que tenir ou lâcher... que faire ? Le lâcher ou bien partir avec lui dans le tourbillon ? Léo, je ne supporterai pas l'immersion, j'ai horreur de l'eau. Mon sang bat sauvagement dans mon cou.

Soudain, tout mon corps se mobilise et je ramène violemment mon bras gauche et mes jambes vers le haut. Ça marche. Alex m'atterrit dessus. Je peux enfin lâcher la barre. Nous sommes dans les bras l'un de l'autre, essoufflés, en nage. Aussitôt, une crise de rire nous saisit. Je secoue Alex qui de son côté me boxe en riant aux éclats.

— Vingt dieux ! Léo ! J'ai cru mourir. Tes idées à la noix, la prochaine fois, tu les gardes !

— Yes man ! Je te l'avais dit. Tout cool !

— T'es trop con !

Et il éclate de rire. Nous reprenons notre souffle. Et, ensemble, tournons la tête vers la clarté aveuglante du soleil.

BLANC.

NOIR.

Je suis éreintée. Léo chéri ! Pourquoi choisir un souvenir avec de l'eau ? De l'eau sale, monstrueuse. Je sais, ce n'est pas tous les jours qu'on sauve un ami de la bouche de l'enfer. Pardon mon Léo ! Je ne suis pas à la hauteur... Je devrais te remercier de m'offrir ces moments si forts, et moi, à la place, je me...

LUMIERE DOUCE.

Un parfum de lavande, des draps frais et secs sous mes doigts. Je suis assise au bord d'un lit. Clair-obscur ; des murs tendus de velours. Des cigales derrière des volets mi-clos, des pins qui jouent dans le vent. Bois vernis : un bureau, une armoire, une commode et un lit. Je connais cette chambre, c'est celle de Mamette, la mère de Léo. Paix à son âme, la Sainte femme...

Dans ma main, la sienne. J'ai les yeux mi-clos fixés sur le mur. La main est sèche, la peau un peu molle, décharnée. D'une teinte olivâtre, un peu huileuse. Je pose le regard sur la forme allongée. Elle est toute menue. Le

visage mangé par quelques mèches ternes. Une Vouivre. Oh ! comment puis-je penser à la Vouivre, cette créature du Diable, en voyant Mamette. Si tendre Mamette. À ma défense, elle a un air... terrible ! Une sorcière. Oh ! Alice ! Tais-toi, pauvre fille.

« Lis encore, mon fils. » Un souffle si ténu. Je porte les yeux sur le livre.

« Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé, mais celui qui ne croira pas sera condamné. Voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru : en mon nom, ils chasseront les démons ; ils parleront de nouvelles langues ; ils saisiront des serpents ; ils imposeront les mains aux malades, et les malades, seront... seront guéris. »

Léo vient de s'étrangler. Lui qui a suivi avec tant de dévouement la longue maladie de Mamette. Qui a délaissé chaque jour son métier, sa femme, ses enfants. De longues semaines...

Ah ! ses frères et sœurs peuvent bien lui en vouloir maintenant. Oui, elle lui a laissé la plus belle part. Mais ils étaient où tous, pendant sa longue agonie ? Qui a porté l'eau fraîche aux lèvres sèches ? Qui a écouté, nuit après nuit, le souffle rauque ? Moi, j'y étais. Et, ensemble, nous avons veillé sur Mamette. Ah ! Ils peuvent bien nous maudire... Nous sommes irréprochables !

« Léo, mon fils... Je t'en prie. Lis. » Il m'a fallu me pencher pour saisir les quelques mots. Léo prend une longue inspiration. Un petit raclement de gorge.

« Le Seigneur, après leur avoir parlé, fut enlevé au ciel, et il s'assit à la droite de Dieu. Et ils s'en allèrent prêcher partout. Le Seigneur travaillait avec eux... »

La petite main s'est raidie d'un coup. Le petit corps s'est arqué, soulevant l'édredon. Je relève les yeux et croise ceux de Mamette. Une expression de surprise. Instant suspendu. Puis ses yeux partent à droite, à gauche puis me fixent. Presque. Et dans ce « presque » je comprends qu'ils ont cessé de voir. Un petit courant d'air vient caresser mon visage. Les yeux de Mamette n'ont pas bougé.

« Maman ?... C'est moi, Léo. Ça va ? »

Mamette garde son masque de stupeur. Sans la quitter des yeux, je dépose le livre sur le couvre-lit et, avec lenteur, mes doigts frôlent la joue de la pauvre femme. Après un instant de suspension, ils viennent clore délicatement ses paupières. Des larmes coulent sur mes joues. Un sanglot. Un autre et un autre. Larmes brûlantes. Une longue plainte s'exprime d'entre mes côtes. L'air est chaud. Dehors, un pigeon roule les rrr.

NOIR.

Oh, Léo ! Je flotte dans le noir profond, total. Seule avec ma peine. Notre peine. Léo chéri, je suis si triste. Partager avec toi ce...

BRUITS DE BULLE.

CLARTE BLEUE.

Des bulles, sous l'eau. Partout, de l'eau ! Sur le visage, dans le nez... Tout mon corps au fond d'une piscine. Mes poumons qui brûlent. De plus en plus. Je nage à toute vitesse, rasant le fond. Devant, une silhouette. Un haut et un bas de maillot jaune vif. Une fille, jeune.

Je suffoque. Mes mains saisissent les chevilles et tirent un grand coup vers le bas. Les pieds s'agitent entre mes mains. Je lâche ses pieds et remonte à la surface (enfin !) en grimpant le long du corps que je propulse vers le fond. Je respire un grand coup. La fille (c'est une enfant !) remonte en panique, des yeux de poisson qu'on a sorti de l'eau, la bouche ouverte en grand. Elle tousse, crache. Et se tourne vers moi. Regard rageur. Je ricane. Elle tente de me frapper. Je contre facilement.

Je prends une profonde inspiration. Non ! Pas sous l'eau, Léo. Ma tête pique vers le fond. Je devine le corps de la gamine : petits seins, taille fine et des jambes qui s'agitent dans tous les sens. Au-dessus, ses bras frappent la surface. Carrousel de bruits aquatiques. Mes mains tendues en avant attrapent ses hanches, glissent vers le bas et crochètent sa culotte jaune. Malgré les coups de genoux, les coups de pieds, je fais rouler le maillot le long des cuisses, découvrant un pubis qu'un duvet brun assombrit à peine. Je n'en peux plus. Léo ! Arrête ! Remonte ! Mais non, je ne remonte pas. Ma main s'avance, décidée, vers le creux des cuisses. Léo ! Non !

NOIR.

SILENCE.

Merde ! Léo ! C'est quoi ça ? Pourquoi ce geste ? Je suis toujours en apnée. Léo, Léo ! Plus de souvenirs sous l'eau, je t'en supplie. D'un coup, le visage me revient : les yeux paniqués, la bouche désespérément ouverte. Une gamine, elle n'a pas treize ans ! Je flotte dans le vide, honteuse, gênée. Léo, s'il-te-plaît...

LUMIERE VIVE.

BRUIT DE VENT, FORT.

Devant mes yeux, une grande surface aveuglante de blancheur. Un bruit mécanique de crécelle, très aigu. Un bruit de winch. C'est une voile que je regarde. Une grand-voile. Et par dessous, un génois, tout gonflé.

« Borde ! Borde ! Allez Michel, au taquet ! Borde ! » C'est « ma » voix, celle de Léo. Entre mes mains la roue tire fort à droite. Michel mouline le winch comme un fou. Trois équipiers (deux garçons et une fille) engoncés dans des cirés rouges, finissent de s'installer à bâbord, à la contre-gîte. Le vent, presque de face est fort, très froid, piquant. La gîte s'accentue.

Nouveau regard sur les voiles. « C'est bon, Michel ! Steeve, reprend la GV. Un poil ! » Bruit de winch à nouveau. « Stop ! » Je me retourne et regarde derrière, sur la droite. D'immenses voiles blanches et bleues nous talonnent, à peine trente mètres. J'entends même les ordres secs du skipper. Plus loin, d'autres voiles.

Je me retourne vers l'avant. Juste à temps pour prendre un paquet d'embruns en pleine face. Ça coupe le souffle. Mais quelques secondes plus tard, Léo s'écrie : « On les a ! On est au vent. Yihaaa ! Allez les gars encore

une minute. Juste une minute ! » Nouveau paquet de mer. Cette fois, je détourne la tête et l'eau froide s'écrase sur ma capuche. « Les bouées à cent mètres ! On est bon Léo ! » gueule un des équipiers. Je vois la bouée jaune et à sa gauche un canot. Nous filons droit sur la bouée.

Un regard derrière : ils n'ont rien gagné. La barre est dure à lofer, mais je tiens bon. Rafale ! La gîte augmente encore plus. J'appuie de tout mon corps sur la roue pour retenir le voilier. Devant, ça gueule. Plus que quelques mètres... et on passe la ligne ! Mon équipage exulte.

Steeve me prend dans ses bras. J'en lâche la roue. Le bateau se redresse, face au vent. Je le retiens en criant de joie : « Yes ! Bravo les gars ! » L'image blanche, bleue, s'efface.

NOIR.

SILENCE.

Étrange, j'ai encore le goût du sel sur les lèvres et le bruit du vent dans les oreilles. Bravo Léo ! Tu es fort. Mais le souvenir de la piscine ressurgit et assombrit mes pensées. Pourtant, j' imagine que cette fin de régates – la Triskell Cup, tu n'en as gagné qu'une – compte tellement

pour toi, mon Léo. Tu m'offres ce souvenir avec émotion, bonheur. Et je le reçois de même.

Mais pourquoi m'avoir imposé celui de la piscine ? Tu connais mon horreur de l'eau. Combien il m'en a couté pour que j'arrive à t'accompagner à bord. Oui, Léo, tu le sais...

COUP DE KLAXON.

VILLE, EXTERIEUR NUIT, PLUIE.

Mon corps bondit en avant et je devine une voiture frôler mon dos. Je monte sur le trottoir. Je reconnais Paris. Boulevard Sébasto ? Oui, gagné ! Mes pas rapides me portent vers les Halles Nouvelles et leurs flèches blanches.

Je cours sous la pluie. Je jette un œil à ma montre d'un geste sec. Il me faut cligner des yeux pour me débarrasser des perles de pluie. Neuf heures. « Oh oui ! À la bourre ! » J'accélère encore.

À l'angle de la rue Saint-Denis je tourne à droite sans ralentir, tendu en avant et... CHOC ! Je rentre dans quelqu'un. Je récupère mon équilibre. La femme a eu moins de chance. Elle gît sur le trottoir comme une tortue retournée. Sa jupe noire - noire aussi sa veste, ses bas et

ses talons - est remontée, découvrant de jolies cuisses longues et fines. Mon regard s'y attarde, puis j'aide la jeune femme à se... Mais ! C'est moi ! Je me vois dans les yeux de Léo.

Oh mon amour ! J'aurais dû y penser en voyant Paris. Mais j'ignorais qu'on s'était télescopés rue Saint-Denis. Je m'aide à me relever. Comme je suis jeune ! Malgré ma contrariété – je suis dégoulinante d'eau sale – je souris. Je souris à mon tour. Je me perds dans ce jeu de miroirs. De moi et de l'autre. De l'autre et de moi.

« Je suis confus Mademoiselle, je regardais l'heure. Et comme je suis très en retard... » « Comme le lapin, m'entends-je répondre. Ça tombe bien, je m'appelle Alice. » Je tends la main. Flottement chez Léo. Puis rire. « Ah oui ! Le lapin ! Alice. Très drôle ! » « Mais je m'appelle Léonard, pas Lapin ! » Nous rions tous les deux.

— Vous ne vous êtes pas fait mal ?

— Si, un peu. Et j'ai fichu mon tailleur en l'air...

— Je suis désolé, vraiment. Je peux vous offrir un café pour me faire pardonner ?

— Vous n'êtes pas censé être en retard ?

— Ah... si ! Mais on ne rencontre pas Alice tous les jours !

— En ce cas, j'accepte. Si ça ne vous gêne pas d'inviter un souillon.

Je soupçonne la mémoire de Léo de m'avoir arrangée. Je ne me suis jamais vue aussi belle.

Je (Léo) m'a pris par le bras délicatement et nous marchons vers un petit café que j'aurais été bien incapable de retrouver. La suite je la connais. Café-crème pour lui, thé vert pour elle. Mes études d'art. Son diplôme d'archi tout frais et ses premiers contrats. Moi, l'étudiante provinciale à peine débarquée dans la ville-lumière. Sa toute récente séparation d'avec... mince ! Comment s'appelait-elle ? Jeanne. Nos regards qui s'entrelacent. L'excitation et l'embarras. La tension amoureuse qui monte malgré les détails qui choquent la jeune fille de bonne famille que j'étais : la Rolex (à vingt-huit ans !), la frime, l'étalage de fric...

Tout me revient d'un coup tandis que je m'étudie discrètement par-dessus ma tasse : des petites mèches polissonnes sortent de mon bonnet de laine noire, piqueté de gouttelettes. Mon oreille délicate. Mes yeux verts qui brillent sous mes longs cils. Mon petit nez à peine retroussé. Ma bouche pleine.

Nous sirotons nos boissons, sous des chandeliers d'un autre âge ; des reflets d'or habillent nos regards dans le brouhaha de velours de ce petit bistro, très parisien. Nos mains qui s'effleurent en s'égarant l'air de rien sur la nappe. Le serveur nous couve de son regard bienveillant. Une alarme dans la poche de la veste de Léo. Son rendez-vous qui s'impatiente. Mais l'image s'obscurcit.

NOIR.

SILENCE.

Oh mon Léonard ! Si romantique. Comme dans les films de Wong Kar-Wai. Je n'avais jamais été frappée à ce point par le côté si glamour de notre rencontre. Pourtant ce n'est pas faute de l'avoir racontée... Oui, comme toi je chéris ce souvenir. Il est à l'image de notre vie : tellement beau et surprenant. Tellement parfait.

Je t'aime... infiniment. Je flotte dans le vide et je pense à toi. Que me réserves-tu encore, mon petit mari ? Mais s'il-te-plaît, plus d'eau, plus de piscine ! Plus de gestes déplacés...

UNE VOIX PLEINE D'EMPHASE.

On dirait du Malraux. Ah mais oui, j'y étais. L'image arrive. C'est bien ça, c'est bien lui. Son nom, déjà ?... John... John-Paul de Kervouac ! Monsieur le Ministre du Vivre-ensemble, de la Solidarité, de la Ville, des Champs et de je ne sais plus quoi.

« ...si fier d'inaugurer ce magnifique espace, promis à devenir le lieu incontournable de l'essor de Périgueux-Ville-nouvelle. Et toutes ces forces vives s'élanceront portées en un magnifique élan par la somptueuse architecture de Léonard Prescott, cheville ô combien ouvrière, dans le sens noble du mot, de ce superbe et ambitieux projet que je vous demande d'applaudir vigoureusement ! »

Je m'avance vers le ministre. Coup d'œil furtif à la petite foule d'invités. Nombreux sont ceux qui me font des petits gestes qui de victoire, qui d'encouragement. Je reconnais d'ailleurs quelques têtes : Lyze, sa lugubre secrétaire. Même quand elle sourit, elle garde un air revêche ; Ayong, son assistant (il a gardé son casque de chantier !) Il est rayonnant, ses yeux sont encore plus bridés que d'habitude. Et puis James, Luc.

Mon regard enfin se pose sur... moi (!) et nos enfants au premier rang. Mon chapeau est de travers, quelle quiche ! Athéna et Tibère applaudissent leur papa. Qu'ils sont chou ! Je saisis (enfin Léo) la main du ministre et nous brassons l'air, locomotives endiablées. Nous regardons la petite poignée de photographes, toutes dents sorties.

Enfin il me lâche et recule. Je pose mes mains de chaque côté du pupitre en verre qu'il a maculé de ses gros doigts, face au micro. Je plante mon regard au cœur de l'assemblée. Encore quelques applaudissements, quelques "bravo !" et puis...

NOIR.

SILENCE.

Déjà ! Je suis frustrée ; j'attendais le discours, ce discours que tu avais préparé pendant tant d'heures. Que je suis fière de toi ! Encore et toujours. De nos enfants, si brillants. Même si Tibère peut parfois être insupportable. Si fière de notre famille, de ta réussite. De notre réussite ! Notre amour est si fort, si complet. Je suis si heureuse d'être ta femme. Nous nous connaissons si bien...

UN HURLEMENT !

Un terrible et long hurlement aigu ! Le bruit d'une course, de pas affolés. Puis mes propres pas qui résonnent dans l'étroit couloir de béton dans lequel je m'élance à la poursuite du cri. L'air est glacé. Une porte qui claque devant. J'y arrive. Une lourde porte métallique coupée par une barre antipanique rouge. Je m'arrête. De l'autre côté la course continue, assourdie. Lentement, j'entrouvre la porte.

De l'autre côté, dans le froid vif, une rue la nuit. Une ruelle plutôt. Une ruelle de série B. J'essaye de comprendre. C'est un jeu ? Je sors par la porte et en petites foulées, m'élance vers... vers ma proie ? Mon Dieu ! Qu'est-ce que je dis ?

Mes pieds doivent être chaussés de tennis, ma course est presque silencieuse. La ruelle est sombre. Un seul réverbère jette une lumière grise sur l'asphalte noir et quelques voitures peu reluisantes garées d'un seul côté. Les façades nous regardent, aveugles et malveillantes.

Les bruits de la fuite ont cessé. Je ralentis ma foulée. Une odeur de détritrus. J'avance, pas à pas vers l'angle que forme la ruelle avec un passage, au fond à droite. Si c'est un jeu, il est sinistre. Léo, à quoi joues-tu ? Un chat surgit

du dessous d'une voiture, traverse et disparaît à travers un soupirail. J'avance toujours. Silence.

Brutalement, une pluie forte, glaciale, frappe mon crâne et mon visage. Je sens presque tout de suite ma veste trempée coller et peser sur mes épaules. Je continue à avancer vers l'angle malgré les rideaux de pluie qui me brouillent la vue, malgré le froid et ces ruissellements glacés dans mon cou, le long de mes bras. De l'autre côté du mur, un petit cri, comme une bête blessée. Je sais qu'elle est là.

Ma main se pose sur le mur froid. La montre de Léo, une Rolex marine, dépasse de sa manche. Et à côté, une petite plaque bleue avec des textes blancs, genre eau ou gaz, vissée au mur. En souplesse, je tourne le coin. Une porte de garage, fermée. Et devant, à quelques mètres de moi, ruisselante, une jeune fille recroquevillée, les mains en avant. Elle pousse des petits glapissements. Et des yeux ! Mon Dieu, quels yeux ! Quelle épouvante !

NOIR.

SILENCE.

Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu ! Ce n'est pas possible. Quel cauchemar ! C'est une erreur, ce n'est pas possible ! Quel rapport avec mon Léo ? Arrêtez ça ! Tout de suite. Oh mon Dieu ! Comment je sors de là ?

BLANC.

La lumière revient, comme une claque. Des meubles et des murs blancs. Une porte blanche devant moi que je suis en train de refermer. Derrière des robinets ouverts en grand et le vacarme d'une baignoire qui se remplit. Je verrouille la porte. Dans mon dos un petit cri de frayeur et une voix juvénile :

« Léonard ? Mais qu'est-ce que tu fais là ? J'allais prendre mon bain. »

En me retournant, j'aperçois le visage de Léo -mon mari ! - dans le miroir, au-dessus du lavabo. Une jeune ado interloquée, cheveux blonds coupés courts, toute nue, les bras repliés sur les seins, là, devant moi. Et toujours le vacarme de la baignoire.

Je tends mes mains vers la fille, "Hélène ma belle !", lui saisit les poignets avec force, écarte ses bras découvrant ses seins pointus. Elle ouvre la bouche. Ma main se plaque

dessus avec force. La panique dans ses yeux bleus les agrandit démesurément. Je me débats. Je hurle. Non ! Non ! Non ! Au secours !...

NOIR.

SILENCE.

Je reste sidérée quelques secondes, puis, prise de panique, je m'agite dans tous les sens. Je sens aussitôt les sangles qui emprisonnent mes bras, mes jambes, mes poignets, mes chevilles. « Oh non ! Laissez-moi partir ! »

« Madame ! Madame ! Calmez-vous. Tout va bien. Calmez-vous Madame. » Une main sur mon épaule appuie fermement. Une autre sur ma joue. Je continue à me débattre. J'ai les yeux ouverts, mais il fait tout noir.

— Détachez-moi tout de suite ! Tout de suite !

— Oui Madame. Calmez-vous ! Je vais vous détacher. C'est l'affaire de quelques secondes. Mais il faut que vous cessiez de...

— Non tout de suite ! Vous m'entendez ?

Je n'arrive pas à me contrôler. Les mains se font plus pressantes, la voix aussi. « Calmez-vous, cessez de

bouger, tout va bien. » Je m'immobilise, toujours dans le noir. Sa main saisit ma nuque.

LUMIERE.

Un visage poupin. Un garçon. Je suis replongée dans un nouveau souvenir. En face de moi un enfant, un gamin. Il a des grands yeux aussi sombres que sa tignasse et un nez minuscule. Aucun bruit. Dans le même temps je sens au niveau des épaules et de mon cou s'activer les mains de l'opératrice.

Devant moi une main, celle de Léo, apparaît et survole la tête du gosse. Je me tortille. Je ferme fort les yeux mais la vision ne disparaît pas. La main est toujours là, elle se pose sur la chevelure noire et épaisse du garçon. L'enfant lève des yeux de chiot inquiet, des yeux mouillés. Sa lèvre du bas tremble.

« Ne bougez pas Madame ! Je vous déconnecte. » voix de femme impérative, lointaine. Tout de suite après la voix douceuse et familière de Léo, toute proche, enveloppante : « Reste sage mon petit, mon joli... » Je hurle et me cambre violemment. Mon cri recouvre tout.

NOIR.

Une douleur cuisante dans ma nuque. Tout cesse : l'image, les voix, mon cri. Ne reste que mon souffle précipité, l'obscurité et la voix de la jeune femme à présent proche :

« J'ai retiré la sonde. Voilà. Maintenant, le masque... J'y vais doucement. » Elle m'ôte ce qui me bouchait la vue. Je retrouve la petite pièce à l'éclairage tamisé. Et le visage de la femme qui m'a guidée tout à l'heure. Je reste en tension maximale. L'adrénaline inonde mon corps.

« Je vais vous détacher. Respirez tranquillement. Tout va bien, Madame. C'est fini. Bien. »

Pendant qu'elle me parle comme à une petite fille, elle défait mes lanières. Dès que je suis sûre d'être libérée, je me lève d'un bond, saisis mon sac, ouvre brutalement la porte et m'enfuis dans le couloir.

La sortie ! Trouver la sortie et courir. Vite ! Les murs défilent. Tout est blanc. Ce couloir n'en finit pas. Une pièce. Un vestibule. Plusieurs passages possibles. Je ne suis jamais passée ici. Oh mon Dieu ! Je me suis trompée, j'ai pris à droite, c'était à gauche ! Je m'élance au hasard.

Brutalement, je heurte de plein fouet un mur blanc. Je suis stoppée net. Sonnée, je tente de garder l'équilibre en posant mes mains sur la paroi. Mais celle-ci recule. Dans le même temps mes yeux tombent sur une paire de Nike orange et bleue (orange et bleu, quelle horreur). Le mur qui n'en est pas un est habillé de coton blanc et orné d'un badge.

Deux mains fermes saisissent mes coudes et me repoussent avec ménagement. « Excusez-moi, Madame ! » et pouf ! les Nike disparaissent. La blouse blanche aussi. Je repars de plus belle. Sortir ! Mon cœur cogne si fort, ma gorge brûle. Sortir vite... Là ! une issue de secours juste devant. Je percute la porte de tout mon corps. Blang ! Je culbute, roule, et m'étale sur un trottoir. La rue. Je suis libre !

Une sirène hurle dernière moi. J'ai déclenché l'alarme incendie... Un couple âgé me toise de toute leur hauteur. Forcément, je suis à terre, je suis facile à toiser ! Ils ont le même regard de chouette, intrigué et désapprobateur à la fois.

Le souffle court, je me relève, époussette ma jupe. J'ai un genou écorché et mon bas est troué. Je réajuste mon soutien-gorge et ma veste, traverse la rue. Sans un mot. Je marche deux-cents mètres, ralentissant peu à peu. J'entends encore la sirène, mais faiblement. Je m'assois sur

un perron de trois marches. Là, je pleure. Du nez, des yeux.
Une vraie fontaine.

Je farfouille dans mon sac, trouve des mouchoirs, m'essuie. J'en prends un autre. Des sanglots me secouent de la tête aux pieds. Je gémis sans pouvoir me retenir. Je suis si mal ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Léo ! Dire son nom me fait l'effet d'une baffe. Léo ! Ça m'est insupportable. Des sanglots à nouveau. Pas lui ! Pas Léo ! Une sonnette dans mon sac. Mon pad. Je le sors. C'est Elisabeth. Ma chère Elisabeth. Je décroche.

« Alice, ma-ché-rie ! Tu ne vas pas le croire ! Tony m'a appelée. Et, en plus, il ne m'a même pas parlé de Tiphany. Tu te rends compte ! »

Je n'écoute pas, je tente d'étouffer mes sanglots. Dans ma tête, ça va très vite. Le dire à Elisabeth qui ne pourra s'empêcher de le répéter à droite et à gauche ? Tout Versailles le sait demain. Tout Paris après-demain. Tous les budgets de Léo à l'eau ! Le désastre. La honte. La faillite...

« Alice ? Tu m'écoutes ? » Panique ! Je raccroche. Je suis seule avec ce sombre secret. Et Léo ? Non, je ne pourrai jamais lui en parler !

Mon Dieu ! *In Memoriam* ! Ils vont s'inquiéter. Ils vont appeler chez moi... je dois aller les voir. Raconter

n'importe quoi. Tiens, ma peur panique de l'eau. Leur demander de ne rien dire à Léo pour ne pas gâcher son plaisir. Faire bonne figure. Alice, tu es une grande fille. Mon Dieu, aidez-moi !